

2. Un don reçu et donné

Commençons donc par approfondir la dimension de la **transmission**.

« Transmission », étymologiquement, vient du latin *transmittere*, un verbe composé de *trans*, au-delà, et de *mittere*, envoyer. Cela veut dire faire passer quelque chose d'un lieu à un autre, d'une personne à une autre, d'un temps à un autre, d'une génération à une autre. Peut-être, on peut aussi le comprendre dans le sens de faire passer une mission, que la mission soit l'objet, la réalité qu'on se passe.

Déjà l'étymologie nous fait comprendre que ce terme est vital pour nous, qu'il s'agit d'une question que nous ressentons, surtout dans la vie monastique, comme fondamentale. Le fond de nos problèmes, aujourd'hui, ne serait-il pas essentiellement un problème de transmission ? Nous avons l'impression d'être en train de finir, que notre mission touche à sa fin, qu'elle s'épuise, que personne ne va la relever. Mais sommes-nous préoccupés de la transmettre ? Avons-nous une juste idée de la transmission ? Plus fondamentalement : avons-nous simplement une idée de la transmission ?

Pour dire « transmettre », au sens de transmission ou au sens de tradition, le Nouveau Testament utilise très souvent le verbe *para-didomi* avec différentes nuances de significations. Celle qui nous intéresse signifie littéralement « donner outre, donner au-delà ».

Cela nous rend tout d'abord attentifs au fait que transmettre, est une manière de donner, un don, donc une forme d'amour. Mais, surtout, l'idée de transmettre comporte un dynamisme pascal au sens d'un « passage », car c'est un don qui passe de quelqu'un à quelqu'un d'autre. Plus encore : transmettre est un faire passer où celui qui transmet idéalement n'est ni l'origine ni le destinataire du don. C'est comme s'il était entre les deux, dans la position de celui qui sert un don qu'un autre que lui fait à un autre que lui. Ce qui implique au fond une disposition d'humble gratuité, une attitude de serviteur humble qui s'oublie soi-même. On pourrait dire que la vraie transmission est *une mémoire exercée dans l'oubli de soi*.

Il est éclairant de voir quelques exemples de ce sens de la transmission dans le Nouveau Testament.

Jésus, le premier, a vécu la transmission dans ce sens, comme Il l'exprime Lui-même dans sa prière au Père au chapitre 17 de saint Jean. Ici, l'objet de la transmission est la parole de Dieu que le Christ transmet du Père à ses disciples, mais le texte nous laisse clairement comprendre que cette Parole coïncide avec Jésus Lui-même, avec le Verbe de Dieu :

« Maintenant, ils ont reconnu que tout ce que tu m'as donné vient de toi, car je leur ai donné les paroles que tu m'avais données : ils les ont reçues, ils ont vraiment reconnu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé. » (Jn 17,7-8)

Plus loin, Jésus ajoute dans le même sens : « Moi, je leur ai donné ta parole » (Jn 17,14a).

Je crois qu'on pourrait lire tout l'Évangile à la lumière du fait que Jésus vivait sa mission comme étant une transmission entre le Père et les hommes. Et ce que Jésus transmettait était essentiellement sa Personne, coïncidait avec sa Personne. C'est aussi le sens de la kénose du Crucifié : Il se vide de soi pour se laisser transmettre du Père aux pécheurs comme Sauveur, comme Salut en personne, comme incarnation du Salut.

Nous devrions toujours partir de cette pureté absolue avec laquelle Jésus se donne à nous, au monde, comme totalement transmis par le Père aux hommes, pour comprendre ce que signifie « tradition », ce que signifie « fidélité », ce que signifie « témoigner », etc. Aussi ce que signifie « obéissance », car la pureté de transmission que Jésus incarne est une obéissance absolue, un renoncement à concevoir sa propre volonté comme origine de son don aux hommes. Obéissance qui est écoute, *ob-audire*, si bien exprimé par saint Benoît dès le premier mot de la Règle : *Obsculta*. Nous y reviendrons. Mais il est important de ne pas perdre de vue l'humilité absolue avec laquelle Jésus s'est laissé Lui-même transmettre par le Père à l'humanité. Et le don de l'Esprit n'est pour ainsi dire que *la transmission de la transmission du Fils*.

Je ne sais pas comment l'exprimer, mais il ne s'agit pas d'expliquer cela mais de laisser le mystère du Divin Amour trinitaire se manifester ; il s'agit de le contempler, de le méditer en notre cœur comme faisait Marie, pour recevoir la seule lumière qui éclaire tout sans créer de nouvelles ombres.

Souvent, nous réduisons l'imitation de l'obéissance de Jésus à quelque chose de formel et fonctionnel. Tandis que nos vœux ne devraient avoir d'autre substance que l'amour du Christ qui se laisse totalement transmettre par le Père à l'humanité pour réaliser le Salut universel.

La première question que nous devrions nous poser, le premier examen que nous devrions mener sur nous-mêmes, nos communautés, notre observance, nos usages, devraient partir de ce centre de l'enjeu chrétien et y demeurer : que le Salut du monde se trouve dans le Christ que le Père transmet à l'humanité. Mieux encore : que le Salut du monde est dans le Christ qui se laisse totalement transmettre par le Père à l'humanité.

La question est si nous concevons alors notre vocation et notre vie monastique à la lumière de ce centre. Vivons-nous au monastère au service de la transmission de Jésus-Christ ? Vivons-nous notre fidélité monastique au service de la transmission de Jésus ? La vivons-nous comme transmission de Jésus dans l'intégralité avec laquelle Jésus s'est laissé transmettre du Père au monde ? Jésus n'a pas vécu sa mission comme transmission d'un message, comme transmission d'une morale, comme transmission d'un rite, comme transmission d'un exemple. Il l'a vécue comme transmission de toute sa Personne, de tout ce qu'Il est : Dieu et homme ; corps, âme et esprit ; de tout son cœur, de toutes ses relations divines et humaines. Vivons-nous notre vocation, pensons-nous à notre vocation à la lumière et comme incarnation de *cette* tradition, de *cette* transmission exhaustive du Christ ?